



HAL
open science

Le saut intuitif dans la création artistique, scientifique, technologique

Edwige Armand

► **To cite this version:**

Edwige Armand. Le saut intuitif dans la création artistique, scientifique, technologique. L'intuition dans la création artistique, scientifique, technologique : média d'un réel?, Oct 2016, Toulouse, France. hal-03527219

HAL Id: hal-03527219

<https://hal.science/hal-03527219>

Submitted on 15 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le saut intuitif dans la création artistique, scientifique, technologique

Nous partons de l'idée que la création qu'elle soit scientifique, artistique ou technologique provient d'une rupture avec les mécanismes de l'intelligence et de la perception. Que cette rupture est produite lors d'une confrontation avec le réel, qui ressort de la brute qui est selon les termes de Charles S. Peirce, une totalité inorganisée, inanalysée.

Nous aborderons cette confrontation avec le réel au regard des écrits de Gilbert Simondon lorsqu'il aborde l'invention et l'imagination et ceux de Henri Bergson qui aborde la notion d'instinct. Nous croiserons les théories de ces deux auteurs. Ensuite nous dégagerons l'idée que la pensée structurée par la langue nous limite dans la réalisation phénoménale et que cette limite est ce qui nous pousserait à chercher des formes et d'autres modélisations du réel.

Pour commencer, Henri Bergson nous dit que l'intelligence ne sert que l'action du corps-moteur. Elle ne discerne, ne discrédite dans le réel, que les qualités utiles afin d'agir le mouvement du corps. Henri Bergson prend l'exemple de la lumière rouge qui, si nous devons la percevoir intégralement dans l'espace d'une seconde, nous prendrait 25 000 ans afin d'achever cette perception.¹

Nous synthétisons des états, discriminons notre environnement selon des schèmes et patterns qui possèdent une efficacité pour servir le corps sensori-moteur. Ce que nous voyons, sentons, touchons ne peut être que lié à un corps qui est perçu selon les cadres de l'intelligence. Notre corps même est discriminé, perçu selon ces schémas perceptifs hérités et évolués. Notre monde perceptif est opérant dans cet environnement organisé et structuré par et pour la perception du corps et des corps environnants.

La réalité résulte de cette construction perceptive et cognitive et nous permet de créer la notion d'existence. Les qualités vécues, perçues, senties, comme étant effectivement présentes sont selon Edmund Husserl une prémisses. Nous prenons ce qui est, comme ce qui est absolument présent, alors que ces présences ne seraient que relatives à des modes perceptifs et cognitifs qui ne sont opératoires que pour l'être humain. Les qualités perçues ressortissent d'une construction phénoménologique liée aux mécanismes de la répétition, de la rétention et de la propension, autrement dit de la mémoire et une représentation du temps. Nous devons à chaque instant créer une réalité, anticiper notre gestualité et cela suggère que nous sommes toujours dans une propension mnésique afin de prévoir l'indéterminé. Nous ne cessons d'anticiper sur ce qui sera et ce qui est perçu est le résultat de nos attentes déçues ou comblées. Toute qualité perçue résulte de ce mécanisme de prévision qui fonctionne selon une

¹ « En effet la lumière rouge, accomplit 400 TeraHz de vibrations successives dans l'espace d'une seconde. Si on voulait se faire l'idée du nombre de vibrations, les voir dans leur ensemble complet, on devrait écarter les vibrations les unes des autres, pour que notre conscience puisse les compter ou tout au moins en enregistrer explicitement la succession. D'après les expériences de Exner, le plus petit intervalle de temps vide dont nous ayons conscience est de 2 millièmes de seconde. Donc si notre conscience pouvait assister au défilé de 400 000 milliards de vibrations, toutes instantanées, et séparées les unes des autres par les 2 millièmes de seconde nécessaire pour les distinguer, il nous faudrait 25 000 ans pour achever l'opération d'une perception complète. » In, Henri Bergson, *Matière et Mémoire*, Paris, PUF, Quadrige, 2008, p. 23.

représentation euclidienne de la temporalité. Nous mettrons l'accent ici, sur les raisons éventuelles d'une mise en échec de l'intelligence et des mécanismes de perception. Pour donner seulement un exemple qui peut illustrer ces mécanismes fondamentaux, je prendrai celui du son. Un son aigu entendu est relatif à la qualité du son grave entendu précédemment. Mais le son grave entendu précédemment se perçoit selon le son aigu entendu postérieurement. Notre rapport au monde s'établit sur des différences qualitatives qui nous permettent d'évaluer l'intensité d'une qualité. Le son aigu ne peut exister que relativement et par une comparaison à l'ensemble du connu et du retenu. La qualité perçue procède d'une comparaison qui s'effectue sur un mode organisationnel perceptif qui lie des événements entre eux comme supposés se suivre et se lier les uns aux autres. Le son grave précède imaginativement le son aigu et par ce contraste simultané nous établissons une valeur qualitative à cette sonorité supposée aiguë. Nous possédons un mode organisationnel perceptif linéaire, nous faisant penser que la temporalité est divisible et juxtaposée par une succession d'instantanés qui serait avant ou après.

Henri Bergson nous explique dans *l'Évolution créatrice* qu'il ne peut y avoir d'immédiatement antérieur, que nous percevons la temporalité par blocs séparés, et avons du mal à comprendre que l'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse, qu'il n'y a pas tant d'états, mais des transitions, pas tant d'espace qui subordonne le temps, mais du flux et du mouvant. Autrement dit, une qualité ne peut posséder d'existence dans une temporalité qui n'est pas constituée, qui ne dure pas, mais s'écoule dans un progrès infiniment indivisible. La notion de l'être est liée à cette représentation euclidienne de la temporalité, qui se différencierait comme un instant séparé. Faisant qu'il nous semble que le monde demeure, alors que celui-ci ne peut exister que par notre imaginaire mnésique qui retient des états arbitrairement découpés afin de les comparer entre eux et leur attribuer une qualité. Le son aigu pourtant co-structure le son grave qui ne prend sa qualité que par le son aigu, mais ce son aigu ne prend sa qualité que par le son grave ; c'est une co-intrication et une compénétration réciproque. La qualité perçue est toujours un travestissement, un masque ou un tour de passe-passe sur du non étant selon les termes de Gilles Deleuze.

Cet établissement perceptif, cette construction de la réalité est ce qui serait peut-être remis en jeu dans la création artistique, scientifique ou technologique. Nous créons en permanence sans que nous puissions le réaliser, sans que nous puissions avoir accès aux mécanismes de construction de la réalité. La nécessité nous oblige à créer l'impression de l'existence et des corps nous environnant, notre corps même. Nous maintenons l'illusion de présence pour ce qui est compénétration et intrication récursive dynamique.

Ce que nous avons voulu interroger c'est le fait qu'à un moment donné, certains êtres remettent en question cette construction de l'existence, de la réalité. Qu'est-ce qui fait que la réalité apparaît comme un doute et un soupçon ? Pourquoi se mettre en recherche de l'inconnu et ne pas se satisfaire de ce qui se nomme l'existant ? D'où provient cette insatisfaction fondamentale qui pousse les chercheurs et les artistes à chercher au-delà ou en deçà de l'existant ?

Nous sommes partis de l'idée que le corps du chercheur ou du créateur aurait été confronté au réel et y aurait survécu. Que cette survie serait à la base du désir de recherche et du dépassement des possibilités de son propre corps. Que nos mécanismes de perception qui nous permettent de construire l'existence auraient dans cette confrontation au réel été inopérants. Que le corps qui est lui-même discriminé par notre intelligence, découpé et perçu au travers de nos schèmes sensori-moteurs ne se serait plus perçu.

Bergson nous dit dans son ouvrage, *Matière et Mémoire*², que nous avons morcelé et découpé les corps de manière artificielle et nous partirons de l'idée que ce découpage n'a plus été effectué dans la rencontre avec le réel. Le réel est de l'immédiat informe et est sans qualité. Le réel est ce qui est l'illimité inachevé pour reprendre les termes de Deleuze, et est informalisé. Que se passe-t-il dès lors dans une rencontre avec le réel, cette rencontre même peut-elle avoir lieu ?

Un ami artiste me disait que les artistes étaient traumatisés. Je lui répondis que je connaissais de nombreux artistes ayant eu une très belle enfance et que des personnes traumatisées ne devenaient pas nécessairement artistes. Peut-être me trompais-je dans la définition du traumatisme.

En effet, il peut exister des traumatismes de plusieurs ordres et avec différents seuils de chocs et de fracas. Un traumatisme peut être un événement inattendu et dont le seuil ne permet pas de rendre les mécanismes de propension et de rétention suffisamment efficaces. L'événement ne peut être connu, car il ne correspondrait pas avec ce qui était immédiatement perçu. Dans un acte perceptif normal, ce qui est perçu est perçu selon le degré de différence avec ce qui est immédiatement retenu même si ce retenu dépend de ce postérieurement perçu. Par exemple, les variations de la lumière naturelle se succédant par faible différence ne sont pas sujettes à un trouble dans l'ordre d'une perception organisée sur le mode linéaire. La différence qui me permet d'établir le changement entre chaque qualité varie par faibles degrés.

Dans une rencontre avec le réel par contre, ce qui advient aurait du mal à être identifié et perçu. Lorsque quelque chose arrive et qui est trop différent, au sens d'une différence sans rapport au même ni à la ressemblance, une différence qui n'est pas l'inverse du connu avec en plus la négation, un inconnu qui est sans possibilité de rattachement avec de l'immédiat, alors l'identité, la qualité de l'événement aurait du mal à s'établir, à se différencier. La décision dans chaque acte perceptif qui me permet de déterminer la différence entre chaque qualité serait mise à mal. La décision qui opère le seuil du changement de chaque instant serait comme suspendue dans une rencontre avec le réel.

La temporalité que nous imaginons comme une succession de blocs séparés qui se suivent dans une cohérence linéaire et logique serait en échec. Husserl explique que les qualités sont dépendantes de notre régime de temporalisation (formes *a priori* de la perception) qui nous permet de créer des formes temporelles afin de modéliser le réel. Cette suite d'instantanés que nous construisons et concevons comme effectivement là, est ce qui pourrait être mis en faillite. Le discernement pratique du corps, de la synthèse temporelle et spatiale dont le corps se sert pour agir et percevoir ne se réaliserait plus. L'instant, les qualités seraient sans forme sans identité. Le corps lui-même ne pourrait se discriminer, l'intelligence ne servant que le corps serait sans corps et sans objet. La rencontre avec le réel, est nous pouvons le penser un événement qui serait en lien avec la notion de danger ou de survie. Dans une situation de danger, l'intelligence n'est pas ce qui est sollicité, mais plutôt l'instinct.

² Henri Bergson, *Matière et mémoire*, *op. cit.*, p. 153.

Gilbert Simondon explique que nous agissons sans percevoir dans des situations de danger et que les schèmes primordiaux sont activés, le milieu n'est plus organisé et nous recueillons de manière non réflexive des informations virtuelles qui ne sont pas non plus organisées. Simondon explique que lorsque nous revenons à un état normal et que nous sommes hors de danger, les informations virtuelles vont devoir être classifiées par ce qu'il nomme des classes imageantes et qu'une réorganisation de l'imaginaire doit avoir lieu. Il explique également que les classes imageantes sont préperceptives et précèdent donc la perception. Au début de notre vie nous devons organiser notre milieu primordial, catégoriser et classer les traits principaux du milieu, et nous posséderions des classes imageantes qui vont se structurer progressivement selon celui-ci dans un aller-retour avec la perception qui se constitue en parallèle de manière de plus en plus ajustée entre les classes et le milieu. Les classes imageantes précèdent au départ les perceptions, mais seront ensuite nourries par elles. Une classe imageante n'est pas fermée sur elle-même et elle accueille des informations virtuelles par la perception (selon Simondon). Mais par l'expérience du milieu les classes imageantes seront de plus en plus formalisées, opératoires, et notre éducation finira par les achever et progressivement notre perception sera normalisée. Notre perception est au départ illimitée, mais celle-ci sera fourvoyée par les mesures, les normes et notre culture. Simondon explique qu'au début de notre vie, nous classons les traits primordiaux et que cet imaginaire est sauvegardé en latence. Par exemple, il nous est tous arrivé de voir quelqu'un en le préjugeant comme adversaire ou allié, et ce de manière instinctive. Nous devons classer au début de notre vie sous des traits généraux ce qui sera un allié ou un prédateur. Dans une situation de danger, cet imaginaire instinctif est réactivé, nous agissons sans perception et avant que l'information du danger ne nous parvienne. Et au sortir de celle-ci nous devons réorganiser, dégrossir la situation par une réorganisation imageante et donc aussi perceptive afin de comprendre ce qui s'est passé. La réorganisation imageante serait liée selon lui à la notion d'invention.

Ces classes contiennent des informations virtuelles liées aux perceptions qui nous l'avons dit continuent à nourrir les classes imageantes et vont être à l'origine du dépassement de l'invention et de l'intention du créateur. L'invention pour Simondon, possède toujours un deuxième moment, car elle contient ces informations virtuelles auxquelles le créateur n'a pas accès, d'autant plus qu'il explique que l'imaginaire fonctionne de manière quasi-organique. Ainsi l'invention dépasserait toujours l'intention de l'auteur, car elle contiendrait des informations virtuelles ayant une vie quasi-organique, et sans que ces informations ne soient accessibles pour le créateur. C'est par exemple la chaudière tubulaire qui a été utilisée pour les locomotives. La valve qui a donné un interrupteur, la triode à vide est devenue la pièce centrale de l'amplificateur des courants électriques, puis a servi aux ondes hertziennes...³

Mais de plus dans la confrontation au réel et dans laquelle le corps est menacé, il en ressort une réorganisation imageante et perceptive, une classe doit se reformer après cette situation pour réorganiser ce qui s'est passé et classer ce milieu a-perçu. L'ensemble faisant que la réalité apparaît différemment et les données perceptives sont mises en forme de manière différente par les nouvelles réorganisations imageantes. Et nous pouvons penser que dans cette réorganisation, ce retour à une primordialité oubliée, inauthentique et inaccessible, se joueraient les découvertes scientifiques, les créations artistiques et les créations technologiques qui donnent à voir, transmettent d'autres modalités perceptives et d'autres formalisations possibles de la réalité. Comme revenues du réel.

³ Gilbert Simondon, *Imagination et Invention*, 1965-1966, Puf, p. 172.

L'instinct qui est donc réactivé lors d'une situation de danger ou de confrontation au réel est aussi à entendre au sens Bergsonien. L'instinct selon ses termes sait ce que l'intelligence ne trouvera jamais, mais qu'il ne cherchera jamais⁴. Il est un savoir sans connaissance, un entrevu de la totalité inanalysée. L'instinct dans cette rencontre avec le réel, dans cet instant traumatique au sens de l'ébranlement de l'existant serait une impulsion primordiale sauvegardant une volonté de construire une réalité, un ultime vouloir d'une actualisation formelle. Le corps dans cette rencontre serait comme perdu et sans forme, sans forme, car sans schème et percept, ferait appel à l'instinct, dernière instance d'un vouloir vivre et d'un pouvoir formaliser le réel. Dans la rencontre avec le réel, l'intelligence ne servirait plus le corps, il n'y aurait plus de présent ni de réalité. L'instinct remodelerait le réel par d'autres schèmes préperceptifs, réordonnant, réorganisant d'une autre manière les matières et les formes, recréant des données préperceptives afin de tirer le corps d'affaire. Lorsque nous sommes dans une situation de danger, le corps va chercher des informations qui n'étaient pas perçues par les cadres de l'intelligence pratique, nous ne percevons que pour l'action du corps, ne discernons que ce qui intéresse celui-ci. Dans une rencontre avec le réel, le corps n'a plus à agir, puisqu'il n'y a plus de corps. L'instinct sauve le corps et la perception du corps, réagence différemment les données restées en virtualités et trouve par leur actualisation par de nouvelles configurations des données qui seront autant d'issues de secours afin de tirer le corps d'affaire pour employer les termes de Paul Audi. Autrement dit, l'instinct du corps formalise des données qui n'étaient pas perçues par l'intelligence du corps, qui elle modélise le réel sous des schèmes culturels et hérités et qui sont fonctions d'une représentation euclidienne de la temporalité.

L'instinct du corps trouve ce que l'intelligence ne trouvera jamais et actualise des virtualités d'un réel pour permettre au corps de se re-percevoir et faire advenir à nouveau une formalité de la présence. Le corps au sortir du réel, sait que quelque chose s'est passé sans pouvoir en avoir un souvenir puisqu'il n'y a plus eu de synthèse perceptive temporelle, qui je le ré-énonce est soumise à une représentation euclidienne de la temporalité.

La rencontre au réel ne constitue pas à proprement parler une expérience et une perception. La perception est de l'ordre de l'intelligence, de la cognition qui donne sens et forme à notre environnement.

Le corps a vu, sur-vu quelque chose que l'intelligence ne verra jamais, sait quelque chose que l'intelligence ne saura jamais. Revenu du réel où le corps a perdu sa forme, ses contours et sa matérialité, où la réalité s'est évanouie dans un instant qui n'a jamais pris forme, le corps est en décohérence avec la réalité et son ordonnancement linéaire qui constitue l'historicité du sujet. Quelque chose manque dans la réalité nouvellement réétablie sans pouvoir le formaliser par nos structures langagières. En effet notre langue donne forme et présence à la réalité, c'est au travers elle que les choses accèdent à l'être. Là où le mot manque faillit la chose nous dit Heidegger, sans le mot pour désigner la chose, la chose, n'a pas accès au seuil de l'existence. Sans l'indication de la langue dans la perception, le phénomène est sans sens, car sans forme et sans présence. Et il ne peut y avoir de sensation du phénomène sans indication nous dit encore Jacques Derrida. Ainsi le monde éprouvé et vécu est dépendant d'une structure langagière et les limites de l'épreuve du monde sont à la limite de la langue nous dit également Wittgenstein.

⁴ Henri Bergson, *L'évolution Créatrice*, op.cit., p 152.

Mais dans cette rencontre avec le réel, la chose n'a pas de mot pour avoir accès à l'être. L'être n'est pas achevé par un mot et est au seuil de l'existence, est au seuil de la présence perceptive et cognitive. Peut-être que le chercheur ou l'artiste chercherait cette chose qui manque sans pouvoir le formuler et le penser. Mais comment peut-il sentir ce manque et cette chose sans mot pour le réaliser ? Peut-être pré-sentirait-il que la réalité de la langue ne peut donner accès qu'à certaines formes de réalisation, et que sont délaissées des virtualités infinies de formes d'être et de choses.

Le chercheur porterait la trace de ce manque de l'être et de ce soupçon sur la faillite ontologique de la présence. Revenu du réel, son corps a survécu, remodelisant des formes sans que l'intelligence ne puisse y avoir accès. Ces nouvelles modélisations sont peut-être ce qui serait recherché, modélisations qui ont redonné corps au monde et à la réalité. En cherchant des formes, il se rechercherait peut-être le corps manqué et le trou d'une temporalité qui a créé une décohérence dans son historicité. Quelque chose a été délaissé et il y a eu une décohérence dans la temporalité. Chercheur, artiste en ayant peut-être été confrontés au tout est possible en même temps, sauraient que ce qu'ils voient n'est qu'une version parmi tant d'autres et que notre modélisation du réel n'en est qu'une parmi tant d'autres, prenant désormais le connu comme un mauvais décor et un décor faisant défaut.

Doute sur l'existence qui le mettrait en recherche d'un autre visible et d'un autre dicible qui ne parvient pas au seuil de l'existence. Doubte sur le perçu et le connu qui ne suffisent pas. Dans la rencontre avec le réel nous pouvons parler de présent pur ou présent vivant pour emprunter les termes à Jacques Derrida, présent non différé, car non représenté. Dans cette immersion il s'agirait d'une présentation sans représentation, sans distinction. Les modélisations que sont nos outils tant artistique, scientifique que technologique nous permettent de représenter, modéliser un fragment d'un réel selon diverses modalités. Ce sont autant de recherches de forme qui sont comme ressorties d'un réel pour tenter de réaliser l'expérience qui n'a jamais pu être. Les formes cherchées seraient autant de tentatives de modélisation d'un corps ayant survécu, voire selon les termes de Paul Audi d'un corps déjà mort dans son temps, se mettant à la recherche d'une trace pouvant redonner corps à une réalité devenue doute. Les créations artistiques, scientifiques et technologiques seraient des outils de survie perceptive, recherchant une chose sans être, l'être d'une chose qui n'est pas encore.

Edwige Armand, INP Purpan, LARA-Seppia